

# PIGEONNER

LA FRANCE EN UN WEEK-END

Dr. Sarcasme



# **Pigeonner la France en un week-end**

*Par Dr. Sarcasme*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Remaniement Express : S'incruster avant le dessert	4
Chapitre 2 : La Photo Officielle : Votre seule trace historique	9
Chapitre 3 : Le Ministère du Rien : L'art de l'intitulé flou	13
Chapitre 4 : 48 Heures de Pouvoir : Le sprint vers la pension	18
Chapitre 5 : L'Inventaire du Mobilier National : Souvenirs, souvenirs	23
Chapitre 6 : La Voiture avec Chauffeur : Le plaisir de doubler les gueux	27
Chapitre 7 : Le Carnet d'Adresses : Le vrai trésor de guerre	32
Chapitre 8 : La Réforme Fantôme : Signer n'importe quoi avant minuit	36
Chapitre 9 : Le Discours de Démission : Partir en victime héroïque	40
Chapitre 10 : Le Pantouflage : Atterrissage en douceur (et en or)	45
Chapitre 11 : Les Mémoires de 48 Heures : Écrire un best-seller sur du vent	49
Chapitre 12 : L'Immunité de l'Oubli : Disparaître pour mieux régner	53

# Chapitre 1

## Le Remaniement Express : S'incruster avant le dessert

Écoutez bien, les enfants, parce que ce que je vais vous apprendre n'est enseigné ni à l'ENA, ni dans les manuels de survie de Bear Grylls, bien que les deux environnements partagent un goût prononcé pour l'ingestion de matières fécales en milieu hostile. On parle ici de la "Fenêtre de Tir du Vendredi Soir". C'est cet instant magique, entre 19h30 et 21h15, où la France politique ressemble à une fin de mariage qui a mal tourné : les témoins sont bourrés, la mariée pleure dans la cuisine, et plus personne ne surveille l'urne des enveloppes.

Si vous voulez devenir ministre, sous-secrétaire d'État à la Valorisation des Ronds-points ou Délégué Interministériel au Redressement de Trombones, c'est là qu'il faut frapper. Pas lundi matin avec un CV propre. Non. Il faut s'incruster entre le plateau de fromage et le café, au moment précis où le Premier ministre en poste a une migraine ophtalmique et où le Président de la République commence à se demander s'il ne devrait pas tout plaquer pour ouvrir une chambre d'hôte dans le Luberon.

Pourquoi le vendredi ? Parce que le vendredi, le journaliste politique moyen a déjà commandé ses sushis et n'a qu'une envie : que la liste des nominés tombe avant le début de l'épisode de \*Koh-Lanta\*. À ce stade, ils ne vérifient plus rien. Si vous glissez votre nom sur la liste entre le "Ministre de l'Intérieur" et le "Garde des Sceaux", ils liront votre blaze à l'antenne avec le même ton monocorde que s'ils annonçaient les résultats du Loto. « Et enfin, Jean-Kevin Trucmuche, nommé Secrétaire d'État à la Souveraineté du Pain de Mie ». C'est plié. Vous avez les gyrophares, le bureau en acajou et la retraite chapeau avant même que le pays n'ait fini de digérer sa pizza quatre fromages.

La technique est subtile. Appelons-la "L'Infiltration par le Camembert".

Imaginez la scène : le Château est en feu. Un ministre a été chopé en train de confondre les fonds publics avec son compte Instagram personnel, ou alors il a dit une vérité par accident (la faute professionnelle ultime). Le gouvernement doit "remanier" en urgence pour donner l'impression qu'il fait quelque chose alors qu'il change juste les étiquettes sur des pots de confiture périmée.

Vous devez être là. Pas dans le bureau, non. Dans les couloirs. Avec un air occupé. Portez une chemise légèrement froissée et un dossier bleu sous le bras – le bleu, ça fait "sérieux institutionnel", alors que c'est juste le catalogue IKEA 2014. Quand vous croisez un conseiller spécial qui a l'air d'avoir dormi trois heures en quatre jours (reconnaissable à son odeur de Red Bull tiède et de désespoir), vous lui lancez : « On fait quoi pour la transversalité des territoires ? Le "Chef" attend le nom pour le maroquin de la Cohésion Horizontale ».

Le type va vous regarder avec des yeux de mérou frit. Il ne sait pas qui vous êtes. Il ne sait même plus comment il s'appelle. Mais il a un trou dans sa liste Excel. Un trou béant entre la Défense et la Culture. S'il ne remplit pas ce trou dans les dix minutes, il ne pourra pas aller au séminaire de yoga à Biarritz demain.

C'est là que vous sortez le coup de grâce :

— « Mets mon nom. Pour dépanner. Jean-Michel Opportuniste. Ça fera tampon jusqu'à lundi. »

Et voilà. Vous êtes dans la liste.

Une fois que votre nom est sur le papier, il se passe un phénomène physique fascinant qu'on appelle "L'Inertie Administrative du Fromage". Le secrétaire général de l'Élysée, qui est en train de se battre avec un morceau de Brie de Meaux particulièrement coulant, relit la liste. Il voit votre nom. Il ne vous connaît pas. Mais il se dit que si vous êtes là, c'est que vous êtes le cousin de quelqu'un, ou que vous

avez des dossiers sur le chien du Premier ministre. Dans le doute, il ne raye rien. Rayonner un nom à 21h00, c'est prendre le risque de déclencher une crise diplomatique avec un courant obscur du parti ou, pire, de devoir travailler trente minutes de plus.

À 21h05, le communiqué tombe. Le pays s'en fout, il regarde Denis Brogniart. Mais les algorithmes, eux, s'enflamment. Vous recevez vos premières notifications. Votre mère vous appelle en hurlant. Votre banquier, qui vous menaçait de saisie le matin même, vous envoie un SMS : « Félicitations Monsieur le Ministre, on se voit pour votre découvert ? On peut l'appeler "Ligne de Crédit Stratégique" ». ».

Mais attention, s'incruster avant le dessert demande un talent certain pour le jargon. Si jamais, par malheur, un journaliste encore réveillé vous tend un micro à la sortie, vous ne devez jamais, au grand JAMAIS, parler de fond. Le fond, c'est pour les gens qui vont se faire virer au prochain remaniement. Vous, vous êtes là pour la durée.

Utilisez des mots-clés "parapluie".

« Ma mission ? C'est simple. Il s'agit de co-construire une synergie inclusive autour de la résilience systémique de nos écosystèmes productifs. »

Traduction : « Je vais passer mes journées à manger des petits fours et à signer des décrets pour savoir si le papier toilette du ministère doit être double ou triple épaisseur. »

Si le journaliste insiste : « Mais concrètement, Monsieur le Secrétaire d'État ? »

Répondez avec un sourire de prédateur : « La concrétitude est une notion du vieux monde. Nous, nous sommes dans l'agilité. »

Boum. Vous l'avez tué. Il va rentrer chez lui et remettre en question toute son existence pendant que vous monterez dans votre DS7 de fonction.

L'important, c'est le timing du dessert. Une fois que le café est servi, les jeux sont faits. La liste est partie à l'imprimerie officielle. Vous faites partie de la photo. Le

lendemain, vous apparaissez dans le jardin de l'Élysée. Le secret, pour ne pas avoir l'air d'un intrus, c'est de regarder les autres ministres avec un air de supériorité immense, comme si vous saviez exactement où sont enterrés les corps (métaphoriquement, ou pas, on est en politique après tout).

Le plus drôle dans ce hold-up démocratique, c'est que personne n'osera jamais vous demander ce que vous foutez là. Le Président pensera que c'est une idée du Premier ministre. Le Premier ministre pensera que vous êtes un envoyé de l'Élysée. Les députés penseront que vous êtes un "expert de la société civile". Et vous ? Vous penserez à la couleur des rideaux de votre nouveau bureau de 150 mètres carrés.

C'est ça, la magie du remaniement express. C'est le seul moment dans la vie d'une nation où l'incompétence crasse peut être confondue avec une nomination stratégique de dernière minute. On appelle ça "l'équilibre des forces". Moi, j'appelle ça "profiter du fait que tout le monde veut aller se coucher".

Et le lundi matin ? Le lundi matin, la France se réveille avec une gueule de bois et un nouveau gouvernement qu'elle ne connaît pas. Elle voit votre tronche à la télé. Elle se dit : « Tiens, c'est qui lui ? Il a l'air sérieux avec ses lunettes et sa cravate. » Elle ne sait pas que quarante-huit heures plus tôt, vous hésitez encore entre tenter cette infiltration ou braquer un Franprix.

Bienvenue dans la République du Plateau de Fromages. Servez-vous une part de Roquefort, restez calme, et surtout, n'oubliez pas : si on vous demande votre programme, dites que vous êtes en train de "mener une réflexion approfondie". Ça permet de tenir facilement six mois sans rien foutre, le temps que le prochain remaniement de vendredi soir arrive et que vous puissiez viser le poste de Ministre d'État en piquant la place d'un type distrait par son fondant au chocolat.

La France ne se gouverne pas, elle se squatte. Et franchement, le loyer est gratuit, alors pourquoi se priver ? Allez, circulez, le Conseil des ministres va commencer et

vous avez une sieste de souveraineté nationale à honorer.

# Chapitre 2

## La Photo Officielle : Votre seule trace historique

Écoutez-moi bien, car ce que je m'apprête à vous dire va sauver le peu de dignité qu'il vous reste après avoir menti sur votre CV pour devenir Ministre de la Transition Vers On-Sait-Pas-Trop-Quoi. Vous voilà dans le salon doré de l'Hôtel de Roquelaure ou de Matignon, entouré de dorures si chargées qu'elles feraient passer le château de Versailles pour un appartement IKEA en fin de bail. Face à vous, un photographe nommé Balthazar-Édouard, un type qui porte une écharpe en lin par 35 degrés et qui vous regarde comme si vous étiez une nature morte un peu trop vivante à son goût.

C'est l'instant X. La photo officielle. Votre seul vestige archéologique. Dans six mois, quand vous aurez été éjecté pour avoir confondu les fonds publics avec votre compte Lydia, cette photo sera la seule preuve que vous n'avez pas rêvé cette épopée. Elle sera accrochée dans le couloir d'une sous-préfecture de la Creuse, entre un extincteur périmé et le portrait écorné de René Coty. Autant ne pas avoir l'air d'un goret qui vient de découvrir l'existence de l'impôt sur le revenu.

Le secret de la photo officielle, c'est la gestion des zygomatiques. C'est une science exacte, à mi-chemin entre la chirurgie esthétique et le taxidermisme de pointe. Vous devez projeter l'image d'un homme — ou d'une femme — qui porte le destin de 67 millions de râleurs sur ses épaules, alors qu'en réalité, votre seule préoccupation immédiate est de savoir si la machine à café du troisième étage accepte les pièces de 50 centimes ou s'il faut posséder une carte magnétique spéciale délivrée uniquement aux membres de la Franc-Maçonnerie.

Pour réussir ce cliché, oubliez le sourire. Le sourire, c'est pour les gagnants du Loto ou les gens qui ont une conscience tranquille. Vous, vous êtes un homme d'État de

circonstance. Vous devez adopter ce que j'appelle la « Constipation Intellectuelle de Haute Intensité ».

Voici la technique : contractez légèrement les muscles de la mâchoire, comme si vous étiez en train de broyer mentalement le déficit budgétaire, ou un petit chat, selon votre sensibilité politique. Plissez un peu les yeux. Pas trop, sinon on dirait que vous essayez de lire le prompteur sans vos lunettes. Juste assez pour donner l'impression que vous voyez l'avenir de la France au-delà de l'horizon, alors que vous fixez simplement une tache de gras sur l'objectif du photographe.

Le regard doit être vide mais intense. C'est le paradoxe du pouvoir. Vous devez avoir l'air de réfléchir intensément à la réforme des retraites, tout en récitant mentalement les ingrédients de la sauce Samouraï pour votre kebab de ce soir. Si une lueur d'intelligence traverse vos yeux, vous avez perdu. Le peuple n'aime pas l'intelligence, ça l'intimide. Il veut de la « Gravité ». La gravité, c'est l'absence totale de mouvement moléculaire dans le cerveau, solidifiée par un usage immodéré de la laque.

Passons au décor. Balthazar-Édouard va vouloir vous coller devant une bibliothèque. C'est le grand classique. Des milliers de livres reliés en cuir de chèvre que personne n'a ouverts depuis la chute du Mur de Berlin. Conseil d'ami : ne choisissez pas un livre au hasard pour poser avec. Si vous tenez « Le Capital » à l'envers, la presse d'opposition va vous dévorer. Si vous tenez un tome de « Martine à la ferme », ça peut passer pour une stratégie de communication disruptive, mais c'est risqué. Contentez-vous de poser la main sur le rebord du bureau, les doigts légèrement écartés, comme si vous étiez prêt à signer un traité de paix historique ou, plus probablement, à commander douze palettes de surligneurs aux frais du contribuable.

Et le drapeau ? Ah, le drapeau ! Il doit être là, mais pas trop près. Il doit flotter mollement derrière vous, tel un rappel constant que vous êtes payé par la collectivité pour faire des siestes constitutionnelles. Si le drapeau vous touche l'épaule, vous avez l'air d'un super-héros au chômage. S'il est trop loin, on dirait que vous avez été

incrusté sur Photoshop par un stagiaire de troisième. Trouvez le juste milieu, celui qui dit : « Je suis la France, mais j'ai aussi un rendez-vous chez le dentiste à 16h ».

Soudain, le photographe hurle : « Plus de mystère dans le menton ! Donnez-moi du destin ! ». C'est là que vous devez sortir l'arme ultime : le demi-sourire méprisant. C'est ce petit relèvement du coin de la bouche qui signifie : « Je sais quelque chose que vous ne savez pas ». En l'occurrence, ce que vous savez, c'est que vous ne savez absolument pas où se trouve votre bureau ni quel est l'intitulé exact de votre ministère, mais le spectateur, lui, y verra la sagacité d'un nouveau Richelieu.

Pendant que l'obturateur crépite, maintenez la pose. Vos muscles faciaux vont commencer à trembler. C'est normal. C'est le métier qui rentre. C'est l'acide lactique de la démocratie qui brûle vos joues. Pensez à des choses sérieuses. Pensez à la montée des eaux. Pensez au prix du beurre. Pensez surtout au fait que si vous ratez cette photo, vous aurez l'air d'un commercial en assurances en fin de carrière sur votre badge d'accès.

Une fois la séance terminée, Balthazar-Édouard rangera son matériel en soupirant que « la lumière n'était pas assez sémantique ». Laissez-le dire. Il est payé plus cher que vous pour dire des conneries, ce qui est une performance notable.

Vous pouvez enfin relâcher la pression. Votre visage reprend sa forme initiale, celle d'un individu un peu hébété qui se demande comment il a atterri ici. La photo est prise. Elle sera retouchée pour effacer vos cernes (merci la nuit de fête pour célébrer votre nomination) et pour rendre vos dents plus blanches que votre casier judiciaire.

Dans quelques jours, vous recevrez les épreuves. Vous vous verrez là, figé pour l'éternité, l'air noble, le buste fier, la cravate droite. Vous aurez l'air de quelqu'un qui possède un plan pour sauver l'industrie française. Vous aurez l'air de quelqu'un qui comprend les graphiques de l'INSEE. Vous aurez l'air, enfin, d'un Ministre.

C'est le moment de sortir du salon, de croiser un huissier dans le couloir et de lui demander avec toute l'autorité que vous confère votre nouveau portrait :

— « Dites-moi, mon brave... la machine à café, elle prend les billets de dix ? »

Parce qu'une fois la photo faite, le plus dur commence : il va falloir faire semblant de travailler jusqu'au prochain remaniement. Et ça, mes amis, ça demande bien plus que de simples zygomatiques contractés. Ça demande une absence totale de scrupules que même Balthazar-Édouard ne pourrait pas capturer, même avec le meilleur objectif du monde.

Allez, rangez ce sourire, vous avez une nation à ignorer.

# Chapitre 3

## Le Ministère du Rien : L'art de l'intitulé flou

Écoutez-moi bien, car ce qui suit est le secret le mieux gardé de la République, une astuce si toxique que même un lobbyiste de chez Monsanto hésiterait à la souffler à l'oreille d'un député européen en fin de banquet.

Vous avez votre photo. Vous avez votre costume. Vous avez cette expression de consternation habitée qui laisse supposer que vous portez le destin de la filière porcine sur vos frêles épaules. Mais maintenant, il s'agit de choisir votre étiquette. Et c'est là que le piège se referme sur les amateurs. Les débutants, les naïfs, ceux qui croient encore que la politique sert à « faire des choses », vont se ruer sur les ministères régaliens. Ils veulent l'Intérieur pour jouer avec des gyrophares, ou l'Économie pour faire des moulinets avec leurs bras devant des graphiques en dents de scie.

Grossière erreur.

Si vous prenez l'Intérieur, vous allez devoir gérer des gens qui brûlent des poubelles parce qu'ils ne sont pas contents. Si vous prenez la Santé, on va vous demander pourquoi il faut attendre huit mois pour un rendez-vous chez l'ophtalmo alors que vous n'êtes même pas foutu de retrouver vos propres clés de bagnole. En résumé : si votre intitulé de poste contient un mot que le commun des mortels comprend (Éducation, Justice, Travail), vous êtes foutu. Vous allez devoir \*travailler\*. Ou pire, vous allez devoir \*justifier\* pourquoi vous ne travaillez pas.

C'est ici qu'entre en scène le chef-d'œuvre absolu de l'ingénierie administrative française : le Ministère du Rien. Mais comme « Ministre de la Glандe et du Buffet

Gratuit » passerait mal au Journal Officiel, il nous faut un camouflage sémantique de haut vol. Mesdames et messieurs, je vous présente le Graal, la planque ultime, le trou noir de la responsabilité : **\*\*Secrétaire d'État à la Prospective des Usages Circulaires.\*\***

Relisez bien. C'est magnifique, n'est-ce pas ? C'est un assemblage de mots qui, mis bout à bout, annulent toute forme de réalité tangible. C'est l'équivalent lexical d'un écran de fumée lancé en plein visage d'un journaliste de BFMTV.

Analysons le cadavre pour comprendre pourquoi c'est le meilleur plan de votre vie.

D'abord, « Secrétaire d'État ». C'est le grade parfait. Vous êtes au gouvernement, vous avez la voiture de fonction, l'officier de sécurité qui ressemble à un frigo de chez Darty, et l'accès illimité aux petits fours de l'Élysée. Mais vous n'êtes pas « Ministre de plein exercice ». Traduction : quand ça barde, ce n'est pas vous qu'on appelle au JT de 20h pour se faire humilier par Anne-Sophie Lapix. Vous êtes le sous-fifre de luxe, celui qu'on oublie de convier aux réunions de crise parce que personne ne se rappelle vraiment de ce que vous faites.

Ensuite, « Prospective ». Oh, ce mot est une bénédiction divine. La prospective, c'est l'étude de ce qui pourrait éventuellement, peut-être, se passer dans trente ans si les vaches apprenaient à conduire des Tesla. Par définition, un prospectiviste ne peut jamais avoir tort, car il ne parle jamais du présent. Si on vous demande pourquoi le prix du pain explose, vous répondez avec un petit sourire condescendant : « Écoutez, ma mission est de projeter les structures de consommation à l'horizon 2070, pas de m'embourber dans l'immédiateté triviale des transactions boulangères. » Et hop, pirouette, vous retournez commander un homard.

Enfin, « Usages Circulaires ». C'est le coup de grâce. Ça sonne écolo, ça sonne moderne, ça sonne « monde d'après ». En vérité, ça ne veut strictement rien dire. Tout est circulaire si on y réfléchit bien : l'eau de la pluie, les saisons, et surtout votre

propre carrière qui consiste à passer d'un cabinet ministériel à un conseil d'administration sans jamais avoir produit la moindre valeur ajoutée. Les usages circulaires, c'est le droit constitutionnel de tourner en rond dans votre bureau en attendant qu'on vous appelle pour un remaniement.

Imaginez votre première journée. Vous arrivez dans votre bureau – un hôtel particulier du VII<sup>e</sup> arrondissement avec plus de dorures qu'un casino de Las Vegas. Votre directeur de cabinet, un type qui sort de l'ENA et qui a l'enthousiasme d'une porte de prison, vous demande :

— « Monsieur le Ministre, quelle est notre première priorité ? »

Vous le regardez droit dans les yeux, vous ajustez votre cravate et vous lancez :

— « Nous allons lancer un Grenelle de la Circularité des Flux Immatériels. »

Le mec va passer six mois à rédiger des rapports de 400 pages que personne ne lira jamais. Et pendant ce temps-là, vous ? Vous êtes au sommet de la chaîne alimentaire. Vous n'avez pas de budget à voter (trop risqué, les chiffres), vous n'avez pas de loi à faire passer (trop fatigant, les députés), et vous n'avez pas de manifestations sous vos fenêtres parce que personne n'est capable d'écrire « Prospective des Usages Circulaires » sur une pancarte en carton sans faire de faute d'orthographe.

Le génie de l'intitulé flou, c'est qu'il crée une zone d'exclusion médiatique. Si un journaliste essaie de vous piéger sur un dossier sensible, vous déclenchez le bouclier sémantique : « Nous sommes actuellement en phase d'incubation systémique concernant la récursivité des paradigmes d'usage. Je ne peux pas préempter les conclusions de la commission de réflexion interministérielle. »

Le journaliste va bugger. Son cerveau va tenter de traiter l'information, va réaliser qu'il n'y a absolument rien à en tirer, et il passera à la météo. Vous venez de gagner trois mois de tranquillité.

Et les avantages ne s'arrêtent pas là. Le « Ministère du Rien » est le seul endroit au

monde où l'échec est impossible. Si vous étiez Ministre des Transports et qu'un train déraille, c'est pour votre pomme. Mais si vous êtes Secrétaire d'État à la Prospective et qu'une étude montre que les Français ne recyclent pas assez leurs brosses à dents en bambou, vous pouvez simplement dire : « C'est précisément ce que ma prospective avait anticipé. Nous entrons dans la phase 2 de la disruption circulaire. » Et on vous applaudira pour votre clairvoyance.

Vous passerez vos week-ends dans les résidences de la République, à la Lanterne ou ailleurs, à expliquer à vos collègues épuisés par la réforme des retraites que vous, « vous travaillez sur le temps long ». Vous les regarderez s'enfoncer dans les cernes et le burn-out, tandis que votre teint restera frais comme un gardon, uniquement sollicité par le choix cornélien entre le Chardonnay ou le Chablis lors de la réception annuelle des ambassadeurs.

C'est ça, la vraie politique française. Ce n'est pas de l'idéologie, c'est de la taxonomie. Trouvez le nom de poste qui ressemble à un poème dadaïste écrit par un technocrate sous LSD, et vous aurez la clé de la cité.

On vous posera peut-être la question, un jour, au détour d'un cocktail :

— « Mais concrètement, vous faites quoi ? »

Il faudra alors arborer cet air de mystère profond, celui des gens qui savent des choses que le bas peuple ne pourrait supporter. Approchez-vous de votre interlocuteur, baissez d'un ton, et murmurez :

— « Je m'assure que le futur ne nous arrive pas par derrière. »

Puis éloignez-vous avec une démarche assurée vers le plateau de canapés au foie gras. Vous avez une nation à ignorer, et croyez-moi, l'ignorance est un art circulaire qui demande une pratique quotidienne.

Maintenant, asseyez-vous dans ce fauteuil Louis XV. Sentez le cuir. Écoutez le silence de votre bureau où aucun téléphone ne sonne, parce que personne n'a besoin

de l'avis de la Prospective sur quoi que ce soit. Vous y êtes. Vous êtes un fantôme dans la machine, un parasite de luxe, un virtuose de l'inutilité décorative.

Bienvenue au gouvernement. Le prochain chapitre vous expliquera comment dépenser votre enveloppe de "frais de représentation" dans des montres de luxe sans que la Cour des Comptes ne s'étouffe avec son café. Mais pour l'instant, savourez : vous n'avez absolument rien à faire, et vous allez être payé une fortune pour le faire avec une dignité olympienne.

# Chapitre 4

## 48 Heures de Pouvoir : Le sprint vers la pension

Écoutez-moi bien, espèce de petit arriviste aux dents qui rayent le parquet de l'Élysée : le temps est une ressource finie, mais l'impudence, elle, est un gisement inépuisable. Vous venez d'être nommé. Votre décret de nomination est encore chaud, l'encre du Journal Officiel est plus fraîche que votre honnêteté intellectuelle, et déjà, une sueur froide vous perle au front. Non, ce n'est pas le poids des responsabilités. C'est la peur de rester trop longtemps.

Parce qu'en politique moderne, rester plus d'un week-end à son poste, c'est soit un manque d'ambition, soit une preuve flagrante d'incompétence logistique. Le véritable génie, le Mozart de l'optimisation administrative, ne cherche pas à marquer l'histoire par des lois ; il cherche à marquer le budget de l'État par une retraite de ministre acquise en un temps record. Votre objectif est simple, limpide, presque poétique : faire en sorte que votre trajet en Uber Berlin entre votre domicile et le Ministère dure plus longtemps que votre mandat effectif.

C'est ce qu'on appelle le "Speedrun Ministériel". Et si vous jouez bien vos cartes, vous aurez le temps de commander un café au distributeur du hall avant de signer votre lettre de démission "pour raisons personnelles et besoin de passer du temps avec ma famille" (votre famille étant, dans ce cas précis, votre compte d'épargne).

Tout commence par le choix du point de départ. Si vous habitez dans le 7ème arrondissement, vous avez déjà échoué. Vous êtes à trois minutes à pied de votre maroquin. C'est une catastrophe industrielle. Pour réussir votre ratio "Transport/Pouvoir", vous devez impérativement vous faire nommer alors que vous êtes en week-end prolongé à La Baule, ou mieux, coincé dans un embouteillage

légendaire sur l'A7 un samedi de chassé-croisé.

Imaginez la scène : le Premier Ministre vous appelle.

— « Allô, Jean-Benoît ? On a besoin de toi au Secrétariat d'État à la Valorisation des Algues Brunnes et à la Prospective du Futur Simple. Tu es où ? »

— « Je suis au péage de Valence, Monsieur le Premier Ministre. Le GPS annonce 4 heures 45 de trajet. »

— « Parfait. Tu es nommé. On t'attend pour la photo. »

À cet instant précis, le chrono démarre. Vous êtes officiellement membre du Gouvernement de la République Française. Vous avez 4 heures et 45 minutes de légitimité démocratique devant vous, confortablement assis sur le cuir d'une berline dont les frais seront, bien entendu, refacturés au contribuable. Durant ce trajet, vous êtes au sommet de votre puissance. Vous pouvez appeler votre banquier pour renégocier votre prêt immobilier en commençant vos phrases par : « En tant que membre du gouvernement, je trouve votre taux d'intérêt très peu républicain. »

Mais attention, c'est ici que la stratégie devient de l'art. Vous ne devez pas arriver trop vite. Si le chauffeur Uber commence à prendre des raccourcis par les petites rues, engueulez-le. Dites-lui que vous avez une allergie aux pavés ou que vous devez absolument passer par la Francilienne pour « prendre le pouls de la France profonde ». Gagnez du temps. Chaque minute passée dans cette voiture est une minute où vous êtes payé à ne rien faire, tout en accumulant des points pour votre future pension de "haut dignitaire".

Le but ultime est d'atteindre le perron du Ministère à H+5. À ce stade, la presse a déjà eu le temps de déterrer trois de vos tweets datant de 2012 où vous expliquiez que les retraités sont des « sacs de sable budgétaires » et que vous aimeriez privatiser l'air ambiant. C'est parfait. La polémique enfle. C'est le "momentum".

Vous descendez de la voiture. Vous ajustez votre cravate. Vous montez les marches.

Vous serrez la main de votre prédécesseur qui, lui aussi, a l'air d'avoir passé moins de temps dans ce bureau que dans la file d'attente d'un Starbucks. Vous entrez dans le bureau. Le secrétaire vous demande :

— « Monsieur le Ministre, voulez-vous que je vous présente vos dossiers ? »

— « Pas le temps, Brigitte. J'ai un destin à saborder. »

Vous vous asseyez dans le fauteuil. Vous prenez un stylo. Vous ne signez pas un décret de loi, non. Vous signez deux documents : votre demande de prise en charge des frais de représentation et votre lettre de démission.

« Monsieur le Président, suite à une campagne de presse odieuse et injustifiée concernant mes propos sur l'oxygène privé, je préfère me retirer pour ne pas encombrer l'action gouvernementale. Ma probité est ma seule boussole.

Cordialement, Bisous. »

Et voilà. C'est fini. Le trajet Uber a duré 4 heures 45. Votre présence physique au ministère ? 12 minutes montre en main. Vous avez battu le record. Vous êtes officiellement "Ancien Ministre".

Savez-vous ce que signifie ce titre, chers amis du public ? Cela signifie que pour le restant de vos jours, sur tous les plateaux de BFM et de CNews, on vous présentera comme "L'ancien Ministre Jean-Benoît Machin". Vous n'avez jamais rien fait. Vous n'avez même pas eu le temps de savoir où se trouvaient les toilettes de votre bureau. Vous ne connaissez pas le nom de votre directrice de cabinet. Mais vous avez le titre. Et le titre, en France, c'est le Graal. C'est le passe-droit éternel pour siéger dans des conseils d'administration de boîtes de BTP ou de boisson gazeuse où l'on vous paiera 5 000 euros l'heure pour "votre vision stratégique de l'État".

La beauté de la chose, c'est que votre pension, elle, ne sera pas calculée au pro-rata de votre efficacité. L'administration française est une vieille dame élégante qui a horreur des détails mesquins comme la "durée du travail". Vous avez été ministre. Point. Que

ce soit pendant dix ans ou pendant le temps d'une digestion difficile, le tampon est le même.

Regardez-vous dans la glace, en sortant par la porte de derrière pour éviter les journalistes qui commencent à s'amasser. Vous êtes un fantôme de la République. Un glitch dans la matrice administrative. Vous avez réussi le braquage le plus propre de l'histoire : voler de la notoriété et de la sécurité financière sans même avoir eu besoin d'apprendre l'acronyme de votre propre ministère.

Et le meilleur dans tout ça ? Le trajet de retour. Parce que, voyez-vous, la République est une mère généreuse. Puisque vous avez démissionné mais que vous n'avez pas encore de voiture de fonction (le contrat n'a même pas eu le temps d'être envoyé au garage), vous reprenez un Uber. Pour rentrer chez vous, en banlieue ou à La Baule.

Et là, vous savourez. Le trajet de retour est techniquement votre première heure de "retraité de l'État". Vous regardez défiler le paysage. Vous voyez ces gens, là-bas, sur le trottoir, qui attendent le bus pour aller travailler huit heures par jour pendant quarante ans. Vous avez envie de baisser la vitre et de leur crier : « Hé ! Je viens de financer ma fin de vie pendant que vous étiez à la machine à café ! » Mais vous ne le faites pas. La dignité olympienne, souvenez-vous.

Vous êtes maintenant une "personnalité qualifiée". On vous appellera pour des rapports que personne ne lira sur "L'ubérisation de la vie politique". Vous y expliquerez, avec un sérieux doctoral, qu'il faut raccourcir les circuits de décision. Vous serez brillant. Vous serez écouté. Vous serez payé.

Bienvenue dans le club des 48 heures. Le club de ceux qui ont compris que dans "servir l'État", le verbe le plus important est celui qu'on conjugue au moment de se servir soi-même. Maintenant, détendez-vous. Le chauffeur Uber vient de mettre Nostalgie, et pour une fois, les paroles des chansons sur le temps qui passe ne vous font plus peur. Vous, le temps, vous l'avez plié, rangé dans votre poche, et vous l'avez

envoyé en note de frais.

# Chapitre 5

## L'Inventaire du Mobilier National : Souvenirs, souvenirs

Écoutez-moi bien, parce que ce que je vais vous dire n'est enseigné ni à l'ENA, ni dans les manuels de savoir-vivre de la baronne de Rothschild. C'est le secret le mieux gardé des dorures de la République, le moment de vérité où l'on sépare les grands commis de l'État des simples stagiaires en CDD. Ce moment, c'est celui où vous devez faire vos cartons.

Le départ d'un ministère, d'une haute instance ou d'un conseil d'administration stratégique est une épreuve émotionnelle. On a le cœur lourd, mais les mains doivent rester lestes. La règle d'or, celle que vous devez graver au fer rouge sur votre conscience (ou ce qu'il en reste), est la suivante : si ça n'est pas scellé au sol par une chape de béton de trois mètres, ça appartient techniquement au domaine de votre nostalgie personnelle.

Entrons dans le vif du sujet : la confusion optique. Pour le commun des mortels, une agrafeuse Maped et un candélabre Louis XV en bronze ciselé par Gouthière sont deux objets distincts. Pour vous, l'élite, ce sont simplement deux variations sur le thème du « métal brillant utile au travail ». Lorsqu'un huissier un peu trop zélé ou un fonctionnaire du Mobilier National — ce genre de petit homme gris qui a une passion érotique pour les registres d'inventaire — viendra vous voir, vous devrez avoir l'air sincèrement perplexe.

« Ça ? Ce guéridon en marqueterie de Boulle avec des incrustations d'écaille de tortue ? Oh, je croyais que c'était un repose-pieds ergonomique fourni par la médecine du travail pour soigner ma sciatique républicaine ! Quel malentendu, Jean-Pierre ! »

La technique dite de la « Confusion des Masses » est votre meilleure alliée. On commence par les petits objets. Les stylos ? Trop vulgaire. On vise le vide-poche en porcelaine de Sèvres. Si on vous interroge, vous expliquez qu'il s'agit d'un réceptacle à trombones d'une importance capitale pour la transition numérique. Personne ne veut passer pour un idiot en contredisant un « expert qualifié ». C'est là que le faux sérieux académique entre en jeu. Prononcez des phrases comme : « L'ergonomie cinétique de cet objet favorise une synergie holistique avec mes notes de synthèse. » Le fonctionnaire hochera la tête, terrorisé par votre vocabulaire, et vous laissera glisser la pièce dans votre valise entre deux chemises en coton d'Égypte.

Mais passons aux choses sérieuses : le mobilier lourd. Vous avez passé trois ans à poser vos fesses sur un fauteuil cabriolet d'époque, un truc qui a probablement vu passer les fessiers de Talleyrand ou de Pompidou. Il est devenu une extension de votre propre anatomie. Le laisser ici, dans ce bureau froid, à la merci d'un successeur qui va probablement renverser du café Starbuck dessus, serait un crime contre le patrimoine. Vous ne volez pas, messieurs-dames, vous *\*sauvez\**. Vous êtes des conservateurs privés d'un musée qui s'ignore.

La méthode la plus efficace pour exfiltrer une commode Louis XV est celle du « Remplacement par l'Absurde ». Il vous suffit de passer chez IKEA le samedi précédent. Achetez le modèle « MALM » en aggloméré suédois de la couleur la plus proche du bois de rose. Un soir de pluie, quand la garde républicaine baille à la guérite, vous opérez l'échange. Le lundi matin, l'administration verra une commode. Certes, elle n'a plus les poignées en or fin et elle tremble quand on ferme une porte, mais pour un œil administratif, une commode est une unité de stockage de dossiers. Point. Si quelqu'un remarque que le meuble semble avoir « rajeuni » ou perdu de sa superbe, jouez la carte de la modernité : « J'ai fait procéder à une épuration minimaliste du cadre de travail pour répondre aux exigences de la sobriété énergétique. » Succès garanti. Ils vous donneront même une médaille pour votre engagement écologique.

Parlons maintenant du Mobilier National. Ces gens-là ont des fiches pour tout. Ils sont capables de repérer l'absence d'un tapis de la Savonnerie à trois kilomètres, simplement en sentant une perturbation dans la force de la poussière. Pour les contrer, il faut utiliser la technique de la « Fragmentation temporelle ».

N'embarquez pas tout le dernier jour. C'est une erreur de débutant qui finit souvent par une fouille de coffre humiliante dans la cour d'honneur. Non, il faut procéder par érosion. Un lundi, vous emportez les pampilles du lustre. « Ils les ont prises pour les nettoyer, un protocole de décrassage à l'ozone, vous savez ce que c'est... » Le mercredi, c'est le tour de la pendule à automate. « Elle retardait, elle est en réparation chez un maître horloger du Jura, un ami de la famille. » Le vendredi, quand vous partez définitivement, il ne reste dans votre bureau qu'une table de camping et deux chaises pliantes en plastique.

Si le contrôleur de l'inventaire arrive avec sa tablette tactile et son air soupçonneux, regardez-le droit dans les yeux avec une tristesse infinie.

« Ah, Monsieur Laroche... Vous arrivez trop tard. Les termites d'État. Une invasion fulgurante. J'ai dû tout envoyer au centre de désinfection de haute sécurité de Gif-sur-Yvette. C'est un drame national, je compte sur votre discrétion pour ne pas affoler la presse. »

Laroche va noter « Risque biologique - Traitement en cours » et vous aurez le champ libre pour redécorer votre résidence secondaire dans le Luberon avec les biens de la Couronne.

Car c'est là l'objectif final, mes chers amis de la 48e heure. Le but n'est pas de revendre ces objets chez Christie's — ce serait d'un goût déplorable et, accessoirement, traçable par Interpol. Non, le but est de recréer l'illusion du pouvoir dans votre salon. Quel plaisir, lors de vos futurs dîners mondains, de pouvoir dire avec une désinvolture étudiée : « Oh, cette tapisserie des Gobelins ? Un simple souvenir de ma période de service. Elle s'ennuyait dans les couloirs de Bercy, je lui ai

offre une retraite au soleil. »

C'est une question de justice poétique. L'État vous a pris votre temps, votre énergie, et probablement vos dernières illusions sur la nature humaine. Il est tout à fait naturel que vous preniez en échange quelques candélabres, un secrétaire en acajou et peut-être le tapis du grand salon si vous avez un break assez spacieux.

N'oubliez jamais : dans « fonctionnaire », il y a « donateur » si on mélange suffisamment les lettres et qu'on est un peu ivre au champagne de la République. On ne vous reprochera jamais d'avoir eu trop de goût. On vous reprochera seulement d'avoir été pris. Alors, quand vous fermerez cette dernière valise, si elle pèse le poids d'un âne mort et qu'elle claque comme du cristal de Baccarat à chaque pas, redressez le menton. Vous n'êtes pas un pillier. Vous êtes un archiviste de l'intime, un collectionneur de l'instant républicain.

Et si jamais un douanier ou un agent de sécurité vous demande pourquoi vous avez quatre bustes de Marianne sur la banquette arrière de votre Uber, répondez simplement avec ce sourire doctoral que vous avez peaufiné :

« C'est pour une étude comparative sur l'évolution de la coiffe phrygienne dans les milieux ruraux. C'est très technique. Vous ne pourriez pas comprendre. »

Maintenant, roulez. Nostalgie diffuse « Les Démons de Minuit », et vous, vous avez les démons de l'Inventaire dans le coffre. La vie est belle quand on sait confondre une agrafe avec un chef-d'œuvre.

## Chapitre 6

### La Voiture avec Chauffeur : Le plaisir de doubler les gueux

Regardez-les. Non, vraiment, prenez une seconde pour abaisser la vitre fumée de votre berline de fonction — juste un centimètre, pour ne pas laisser entrer l'odeur de gasoil bon marché et de désespoir social qui stagne sur le périphérique. Regardez cette masse informe de contribuables agglomérés dans leurs monospaces grisâtres, ces familles qui partent en week-end chez la belle-mère avec un coffre de toit qui siffle et un enfant qui hurle à l'arrière d'une Dacia. C'est ce qu'on appelle « la France qui se lève tôt », ou « les gueux », selon que vous êtes en campagne électorale ou en fin de banquet au ministère.

Vous, vous êtes à l'arrière d'une Peugeot 5008 aux vitres si sombres qu'on pourrait y pratiquer une autopsie sans être dérangé par les rayons du soleil. Dans le coffre, les bustes de Marianne et l'argenterie de l'État s'entrechoquent avec la musicalité d'un trésor de guerre. Mais il vous reste un dernier frisson à vivre. Une dernière montée d'adrénaline avant que l'administration, cette marâtre aux formulaires gris, ne vous reprenne les clés de votre carrosse.

Il est 19h45. Vous avez une faim de loup. Pas une faim de service public, non, une faim de « Signature Roll Saumon Abricot » à 24 euros les six pièces. Le problème ? Le Sushi Shop de la rue de Passy ferme bientôt, et le boulevard Sébastopol ressemble à un parking géant pour gens qui n'ont aucune ambition.

C'est là que vous posez votre main sur l'épaule de Jean-Pierre. Jean-Pierre, votre chauffeur de la Direction du Parc Automobile. Un homme qui a vu défiler quatre remaniements, deux divorces ministériels et trois scandales de détournement de fonds sans jamais sourciller. Jean-Pierre n'est pas un conducteur ; c'est un prolongement de

la souveraineté nationale.

— Jean-Pierre, déclenchez-moi la petite lumière bleue. On a une urgence diplomatique.

— Monsieur, on n'a plus d'accréditation depuis cet après-midi, 16h...

— Jean-Pierre, j'ai encore la garde des sceaux dans mon sac à dos, et par « sceaux », je parle des seaux à champagne en cristal que j'ai « empruntés » au salon de musique. Allumez-moi ce sapin de Noël. C'est un ordre de la France.

Et là, mes amis, le miracle se produit. Le « clac » du bouton. Le reflet bleu qui commence à danser sur les façades haussmanniennes. Le « Pin-Pon » qui déchire le silence de la plèbe. À cet instant précis, vous n'êtes plus un simple citoyen sur le point de pointer à Pôle Emploi. Vous êtes Moïse. Et le périphérique, c'est la Mer Rouge.

Le plaisir de doubler les gueux avec un gyrophare n'est pas une question de vitesse. C'est une question de mépris thermique. C'est voir ce cadre moyen dans son SUV de location se déporter brusquement sur la droite, manquant d'écraser un livreur Deliveroo, simplement parce qu'il croit que vous transportez un organe vital ou le futur de la politique de défense européenne. Alors que vous, vous transportez juste une envie irrépressible de gingembre frais et de sauce soja sucrée.

Voyez-vous, le gueux est un animal grégaire qui respecte deux choses : la peur de l'amende et l'éclat de la lumière bleue. Quand vous passez à toute allure sur la voie de bus, en frôlant les rétroviseurs des honnêtes gens, vous ne gagnez pas seulement du temps. Vous gagnez de la dignité. Vous rappelez au monde que l'égalité est un concept magnifique, mais qu'il s'arrête là où commence le besoin d'arriver à l'heure pour sa commande de sushis.

Observez leurs visages à travers la vitre. Certains vous regardent avec une déférence mêlée d'inquiétude. « Oh, c'est peut-être le ministre de l'Intérieur qui court sauver la

République ! », pensent-ils. Si seulement ils savaient que vous êtes en train de choisir entre le supplément Wasabi ou la salade de choux offerte. D'autres vous jettent des regards noirs, des regards de sans-culottes qui rêvent de vous voir finir à la lanterne. Souriez-leur. Un sourire doctoral, un peu fatigué, le sourire de celui qui porte le poids du monde sur ses épaules alors qu'il porte juste 400 grammes de riz vinaigré.

— Plus vite, Jean-Pierre ! On perd l'élasticité de l'algue Nori !

Le chauffeur slalome. Il utilise le trottoir comme d'une suggestion. On grille des feux rouges avec l'arrogance d'un roi de France traversant un village de lépreux. C'est ça, le « privilège républicain ». C'est transformer une infraction pénale en un ballet de haute voltige administrative. Si un policier nous arrête ? Jean-Pierre baissera la vitre, montrera son macaron officiel, et vous, vous resterez dans l'ombre, une main sur votre buste de Marianne, en lâchant un : « Affaire d'État, circulez. » Et le policier saluera. Il saluera la fraude. Il saluera l'audace. Il saluera le fait que, dans ce pays, on respecte plus une lumière bleue qu'une idée politique.

Nous arrivons devant le Sushi Shop. Jean-Pierre se gare en triple file, bloquant un bus scolaire et une ambulance. On n'a pas le temps pour la morale, on a une remise des clés à 21h00.

Vous descendez de la voiture. Le gyrophare tourne toujours, éclairant la vitrine du restaurant d'une lueur de film d'action. Les clients à l'intérieur s'arrêtent de manger. Ils s'attendent à voir sortir un commando du GIGN. C'est vous qui entrez. Costume froissé par trois jours de pillage intensif des bureaux, mais le menton haut.

— La commande au nom de « Son Excellence ».

— Heu... oui Monsieur, ça fera 78 euros.

— Mettez ça sur la note de frais du secrétariat général. Ah, non, c'est vrai. Prenez ces quatre cuillères en argent de l'Élysée, gardez la monnaie.

Vous ressortez, votre sac en papier kraft à la main, tel un trophée de chasse. Vous remontez dans la berline. Jean-Pierre éteint la sirène, mais garde le gyrophare. Pour le retour, on va savourer. On va manger ses California Rolls sur la banquette en cuir, en regardant les gens qui font la queue au McDrive.

C'est le moment de la réflexion philosophique. Pourquoi sommes-nous ainsi ? Pourquoi ce besoin de dominer la circulation routière ? Parce que la France, mes chers amis, ne se gouverne pas au centre ; elle se gouverne à gauche, sur la voie rapide, avec une sirène hurlante. Celui qui respecte le code de la route est un homme qui a déjà accepté sa défaite sociale. Celui qui s'arrête au feu orange est un homme qui n'aura jamais de notice à son nom dans le Bottin Mondain.

Savourez ce dernier trajet. Le riz est tiède, le saumon est gras, et la sensation de survoler la misère humaine est plus enivrante que n'importe quel champagne millésimé. Demain, vous devrez rendre la Peugeot. Demain, vous prendrez le métro. Vous sentirez l'haleine de votre voisin de strapontin et vous devrez attendre que les portes s'ouvrent pour sortir. Vous serez un gueux parmi les gueux.

Mais ce soir, sur le chemin du retour, quand Jean-Pierre accélère pour doubler une file de taxis enragés, n'oubliez pas de jeter vos baguettes usagées par la fenêtre. C'est un geste symbolique. C'est votre manière de dire à la France : « Je vous ai bien eus, et en plus, c'était délicieux. »

Puis, alors que vous arrivez devant le garage de l'administration, demandez à Jean-Pierre de faire un dernier tour de pâté de maisons. Juste un. Pour le plaisir de voir, une ultime fois, le monde s'écarter devant votre insignifiance magnifiée par une ampoule rotative. La République est une mère généreuse, mais elle a le sommeil lourd. Et tant qu'elle ne s'est pas réveillée pour vous demander les clés, vous êtes encore le maître du bitume.

Levez votre verre de sauce soja à la santé de ceux qui attendent le vert. Ils sont le

moteur de l'économie. Vous, vous en êtes le turbo, sans filtre et sans scrupules. Et si la voiture repart sans vous dans une heure, emportez au moins le tapis de sol. C'est du velours de haute qualité. Ça fera un excellent paillason pour votre nouvel appartement de 15 mètres carrés à Aubervilliers.

Allez, Jean-Pierre, coupez tout. Le festin est fini. La Marianne dans le coffre me regarde bizarrement, je crois qu'elle veut un maki.

# Chapitre 7

## Le Carnet d'Adresses : Le vrai trésor de guerre

Écoutez-moi bien, espèce de résidu de concours de catégorie B. Vous êtes là, sur le trottoir d'Aubervilliers, avec votre tapis de sol sous le bras et une vague odeur de gingembre mariné qui vous colle à la chemise. Vous vous dites que c'est fini. Que la fête est terminée. Que vous allez devoir retourner remplir des formulaires Cerfa dans un bureau qui sent le linoléum froid et le désespoir administratif.

Erreur. Erreur monumentale.

Si vous êtes sorti de ce cabinet ministériel ou de cette direction générale sans avoir pompé l'intégralité du répertoire de la République, vous ne méritez même pas de frauder votre ticket de métro. L'argent de l'État, c'est du sable : ça file entre les doigts, ça se gaspille en rapports d'audit inutiles et en petits fours surgelés. Le vrai butin, le seul qui ne se dévalue jamais, c'est le 06. Pas n'importe lesquels. Pas celui de votre cousin qui fait de la "stratégie digitale" en freelance. Non, je parle du 06 de Bernard, de Patrick, de Rodolphe. Je parle de l'Olympe. Du CAC 40. Le gratin de la France qui pèse, celle qui ne connaît pas le concept de "fin de mois" parce qu'elle est trop occupée à gérer des "fin d'exercices fiscaux".

Comment siphonner ces pépites en moins de temps qu'il n'en faut pour dire "intérêt général" avec un air de chien battu ? Suivez le guide, c'est cadeau, c'est encore la maison qui régale.

D'abord, comprenez la psychologie de votre proie. Le grand patron français est un animal grégaire qui vit dans un écosystème de peur et de vanité. Il a besoin du politique non pas par respect, mais comme on a besoin d'un agent de sécurité à

l'entrée d'une boîte de nuit : pour filtrer les gueux et se sentir important. Votre badge de "Conseiller Spécial" ou de "Chargé de Mission" est votre pass VIP. Pendant ces 48 heures de pillage intensif, vous avez été leur interlocuteur. Utilisez cette fenêtre de tir avant que le rideau ne tombe.

La technique la plus simple, c'est celle de la "Note Urgente de Souveraineté". C'est un classique, mais ça marche à tous les coups. Vous appelez le secrétariat de la cible. « Bonjour, ici le Cabinet. Le Ministre veut faire un point discret sur la souveraineté industrielle du secteur avant le sommet de demain. Il me faut le numéro direct du Président, je vais lui envoyer un lien sécurisé par Signal. Oui, c'est pour éviter les oreilles indiscreètes d'Outre-Atlantique. »

Boom. La secrétaire, qui a été élevée dans le culte de l'État et la peur des Américains, vous lâche le numéro plus vite qu'un stagiaire ne lâche sa dignité. Vous voilà en possession du Graal. Ne l'appellez pas tout de suite, malheureux ! Enregistrez-le sous un nom de code. "Maman" ou "Pizza Hut". On ne sait jamais qui regarde votre écran dans le bus 170 vers Aubervilliers.

Ensuite, il y a la méthode de la "Siphonnade de Réunion". Vous savez, ces fameuses réunions de crise où l'on convoque tout l'état-major du capitalisme français pour "sauver l'emploi" (traduisez : préparer les licenciements avec une subvention publique). Tout le monde pose son téléphone sur la table. C'est la règle de la confidentialité. À la fin de la séance, quand tout le monde s'agite pour récupérer ses affaires et filer vers son chauffeur, jouez la confusion.

« Oh, pardon, est-ce mon iPhone ou le vôtre ? Oh, attendez, on a le même modèle ! » Dans la demi-seconde de contact tactile, votre cerveau doit fonctionner comme un scanner de la CIA. Si vous êtes vraiment agile, vous avez déjà configuré un AirDrop ouvert. Si vous êtes une brute, vous profitez que le PDG de chez Total soit en train de se plaindre de la taxe carbone pour jeter un œil par-dessus son épaule quand il déverrouille son engin. 06. 84. 12... mémorisez ! C'est votre futur ticket de sortie de la précarité.

Mais attention, posséder le numéro ne suffit pas. Il faut savoir l'utiliser. Dans le milieu, on appelle ça le "Pantouflage Préventif". Le concept est simple : vous n'appellez pas pour demander un job. Vous appelez pour "proposer une vision". Le patron du CAC 40 s'ennuie. Il passe ses journées avec des gens qui lui disent "oui". Soyez celui qui lui dit "Peut-être, mais sous un angle disruptif lié aux enjeux de la commande publique". Il ne comprendra rien, ce qui est le signe indéniable que vous êtes un génie.

Regardez-vous dans la glace de votre nouvel appart à 15 mètres carrés. Le papier peint se décolle, certes. Mais sur votre téléphone, vous avez de quoi faire trembler les marchés financiers. Chaque numéro dans votre carnet est une porte dérobée vers un conseil d'administration, une place de "Senior Advisor" payée au lance-pierre doré, ou au moins une invitation à une Garden Party où le champagne est assez bon pour vous faire oublier que vous avez trahi chaque conviction que vous n'avez jamais eue.

L'intérêt général ? Laissez-moi rire. C'est une notion merveilleuse, une sorte de licorne administrative que l'on agite devant les yeux des électeurs pour qu'ils ne voient pas qu'on est en train de démonter la tuyauterie pour la revendre au poids. Pendant que vous étiez dans les couloirs du ministère, l'intérêt général, c'était vous. Maintenant que vous êtes dehors, l'intérêt général, c'est votre loyer. Et votre loyer va être payé par un renvoi d'ascenseur si puissant qu'il pourrait mettre la tour Eiffel en orbite.

N'oubliez jamais : en France, le pouvoir ne se transmet pas, il se parasite. Vous avez été le parasite de l'État pendant un week-end, soyez maintenant le parasite du capital. C'est la suite logique. C'est le cycle de la vie version Vème République. Le lion mange la gazelle, le politicien mange l'impôt, et vous, vous mangez les miettes qui tombent de la table des géants. Mais ces miettes, mes amis, c'est du caviar d'Aquitaine.

Allez, un petit conseil pour la route : quand vous enverrez votre premier SMS à l'un

de ces titans, soyez bref. Pas de "Monsieur le Président". Trop formel. Trop "bas de plafond". Optez pour le "Salut Bernard, on s'est croisés au Cabinet, j'ai une info confidentielle sur la prochaine régulation européenne qui pourrait tiquer. On déjeune ?"

Il ne se souvient pas de vous ? Normal. Mais le mot "confidentiel" et "régulation" provoquent chez lui un réflexe de Pavlov. Il va répondre. Et là, à cet instant précis, vous ne serez plus le type qui dort à Aubervilliers. Vous serez un "intermédiaire stratégique". Un "facilitateur de business". Un escroc de haut vol avec un carnet d'adresses qui vaut plus cher que le PIB de la Creuse.

Et si jamais la police du ciel ou la Haute Autorité pour la Transparence vient vous renifler le derrière, gardez votre calme. Sortez votre plus beau sourire de Premier de la classe et rappelez-leur que vous ne faites que "mettre vos compétences au service du rayonnement économique de la France". Ça passe toujours. C'est comme le tapis de sol en velours : c'est une question de présentation.

Le festin est fini, Jean-Pierre a coupé le moteur, mais pour vous, la chasse ne fait que commencer. La Marianne dans le coffre voulait un maki ? Donnez-lui une olive, elle n'aura rien d'autre. Gardez les makis pour ceux qui peuvent vous offrir un siège au conseil de surveillance d'une boîte de BTP.

Bienvenue dans le monde d'après. C'est exactement comme le monde d'avant, mais avec des noms de famille plus prestigieux dans vos contacts WhatsApp. Ne remerciez pas, c'est ça, la vraie solidarité nationale. On s'entre-pigeonne, mais avec élégance, s'il vous plaît. On n'est pas des sauvages, on est des élites. Enfin, maintenant, vous l'êtes. Ou du moins, vous en avez le 06. Et dans ce pays, c'est rigoureusement la même chose.

# Chapitre 8

## La Réforme Fantôme : Signer n'importe quoi avant minuit

Écoutez-moi bien, parce que le temps presse et que l'encre de votre stylo Montblanc — celui que vous avez « emprunté » lors de votre dernier séminaire à Bercy — commence à sécher. Il est 23h42. Dans dix-huit minutes, le pays basculera dans un nouveau lundi de grisaille, de RER B en panne et de cafés tièdes. Mais pour vous, ces dix-huit minutes sont la frontière entre l'anonymat d'un sous-secrétaire d'État à la Simplification des Interrupteurs et l'immortalité législative.

Vous avez le 06 du Grand Capital, vous avez le sourire du gendre idéal qui cache une âme de requin-pèlerin, mais il vous manque une chose : la Trace. Le Sillage. La cicatrice indélébile sur le visage de la République. Problème : mener une vraie réforme, c'est fatigant. Ça demande des concertations avec des gens qui portent des polaires Quechua, ça implique de lire des rapports de 400 pages rédigés par des types qui ont fait l'ENA mais qui ne savent pas lacer leurs chaussures, et surtout, ça risque de fâcher vos futurs employeurs du CAC 40.

La solution ? La Réforme Fantôme. Un chef-d'œuvre de l'absurde, une symphonie du vide, un décret si spécifique, si lunaire et si technocratiquement inattaquable qu'il passera comme une lettre à la poste entre deux annonces de grève à la SNCF.

Mesdames et Messieurs, voici le Décret n° 2024-666 relatif à la normalisation de l'arc de courbure des musacées d'importation. Ou, pour le dire en français de salon : la Loi sur la Courbure des Bananes.

Pourquoi les bananes ? Parce que tout le monde s'en fout, et c'est précisément là que réside votre génie. Si vous touchez aux retraites, on brûle des poubelles. Si vous

touchez à la vitesse sur l'autoroute, on sort les gilets jaunes. Mais si vous décrêtez que la courbure optimale d'une banane de catégorie A doit osciller entre 18,5 et 21,2 degrés d'arc-tangente par rapport à l'axe du pédoncule, le pays va juste cligner des yeux, perplexe, avant de retourner regarder \*L'Amour est dans le Pré\*.

C'est le coup parfait. On appelle ça le « Syndrome de l'Expertise Inutile ». Plus c'est précis, moins on ose vous contredire. Si un journaliste vous interroge — ce qui n'arrivera pas, car ils sont trop occupés à traquer le dernier tweet d'un député de la Creuse — vous sortez votre visage de « Premier de la classe sous Xanax ». Vous ajustez votre cravate et vous lâchez d'une voix monocorde : « Il s'agit ici de garantir l'ergonomie de préhension du consommateur final tout en optimisant le cubage logistique dans une perspective de décarbonation du transport maritime. »

Boum. Terminé. Vous venez de transformer un fruit tropical en enjeu géopolitique majeur. Vous n'êtes plus un petit bureaucrate qui brasse de l'air ; vous êtes le Gardien de la Géométrie Fruitière.

Le secret, c'est le timing. Signer n'importe quoi avant minuit, c'est profiter de la fatigue démocratique. Le dimanche soir, la France est en PLS devant un film de Louis de Funès. Le Journal Officiel, lui, ne dort jamais. C'est la fosse commune des idées géniales et des délires psychotiques de l'administration. Si vous publiez votre décret à 23h59, il apparaîtra le lendemain matin entre un arrêté sur la chasse au dahu dans le Cantal et la nomination d'un cousin du Ministre à la tête de l'Observatoire de la Qualité de l'Air dans les Parkings Souterrains. Personne ne le verra. Mais il sera \*là\*. Gravé dans le marbre de Legifrance.

Imaginez la scène. Dans vingt ans, un étudiant en droit administratif, pâle et drogué au café, tombera sur votre nom au bas de ce texte. « Tiens, Jean-Eudes de la Moquette, l'homme qui a dompté la banane. Quel visionnaire. » C'est ça, la vraie postérité. Ce n'est pas changer le monde, c'est le compliquer juste assez pour que votre nom y reste scotché comme un vieux chewing-gum sous un banc public.

Mais ne vous arrêtez pas en si bon chemin. Pour que la Réforme Fantôme soit totale, il faut y ajouter la « Clause de l'Expertise Permanente ». Créez une commission. Le « Haut Conseil à l'Inflexion Fruitière ». Budget : 2 millions d'euros par an. Objectif : mesurer des bananes avec des rapporteurs en titane. Recrutez trois copains de promo qui ne savent pas quoi faire de leur vie et une ancienne actrice de série B pour la touche glamour. Vous venez de créer un écosystème du vide qui vous survivra. Vous avez pondu un parasite administratif qui va pomper l'argent public pendant les trente prochaines années, et tout ça pour quoi ? Pour s'assurer que les bananes ne sont pas trop droites.

C'est le summum de l'élégance française. On ne pigeonne pas avec des gros sabots, on pigeonne avec des instruments de précision. On n'arnaque pas le contribuable, on lui offre une « régulation nécessaire au bon fonctionnement du marché unique ».

Regardez-vous dans le miroir. Ce reflet, c'est celui d'un homme qui a compris que la réalité est une option et que la paperasse est une arme de destruction massive. Demain, vous pourrez dire dans votre dîner mondain à Neuilly : « Oui, j'ai dû arbitrer sur le dossier des musacées, c'était tendu avec Bruxelles, mais on a sauvé l'exception culturelle de la courbure française. » Et tout le monde hochera la tête, impressionné par votre sens de l'intérêt général, alors que vous étiez juste en train de jouer à Tetris avec des règlements idiots pour justifier votre salaire de ministre.

Alors, prenez ce stylo. Signez. Ne lisez pas les petits caractères, c'est moi qui les ai écrits. Ça parle de « granulométrie de la peau » et de « résistance aux chocs thermiques en milieu tempéré ». C'est du charabia de haut vol, c'est du Molière sous acide, c'est du pur jus d'énarque.

Minuit moins cinq. Signez, espèce de génie. Signez pour tous ces Français qui croient encore que les lois servent à quelque chose. Signez pour la gloire de l'absurde. Signez pour que, demain, un maraîcher de Rungis doive sortir un pied à coulisse pour

vérifier si son stock est conforme à votre vision du monde.

Et si jamais, par un miracle de lucidité nationale, quelqu'un finit par se demander pourquoi on paie des gens pour mesurer des fruits, n'ayez aucune crainte. Vous aurez déjà quitté le gouvernement pour un poste de consultant senior dans une multinationale de... l'agro-alimentaire. Et devinez quelle sera votre première mission ? Aider l'entreprise à contourner le décret que vous venez de signer.

C'est ça, la boucle du succès. C'est ça, le mouvement perpétuel de l'élite française. On crée le problème le dimanche soir, on devient l'expert pour le résoudre le lundi matin, et on facture la solution le mardi à prix d'or.

Allez, champagne. La banane est courbée, le décret est publié, et la France est une fois de plus, avec une grâce infinie, restée la reine des pigeons. Minuit sonne. Bienvenue dans l'histoire, petit garnement de la République. Tu l'as fait. Tu as laissé ton empreinte. Elle sent un peu la banane mûre, mais au moins, elle est indélébile.

# Chapitre 9

## Le Discours de Démission : Partir en victime héroïque

Mes chers compatriotes, mes chers pigeons, mes chers administrés qui n'ont toujours pas compris que l'impôt sur le revenu est en fait un abonnement premium à une série Netflix dont les scénaristes sont sous acide. Le moment est venu. Ce moment où l'on doit quitter le navire, non pas parce qu'il coule (car nous avons déjà piqué les canots de sauvetage en titane), mais parce que l'océan est devenu trop étroit pour notre sillage de titan.

Il arrive un stade dans la carrière d'un génie de la bureaucratie où la France — cette vieille dame acariâtre qui se plaint de l'odeur de la banane mûre tout en refusant d'ouvrir les fenêtres de la modernité — devient un carcan. Vous avez pondu le décret du siècle. Vous avez réglementé la courbure des fruits tropicaux avec une précision chirurgicale qui ferait passer la NASA pour une bande de bricoleurs du dimanche. Et pourtant, la reconnaissance se fait attendre. Pire : on vous a méconnu.

Laissez-moi vous raconter l'épisode qui a scellé mon destin de martyr républicain. C'était hier soir, dans les couloirs feutrés de l'Hôtel de Matignon. J'errais, le décret sur la banane sous le bras, le regard perdu vers l'horizon du Grand Emprunt, quand un conseiller spécial du Premier ministre m'a croisé. Il ne m'a pas salué. Il n'a pas baisé l'anneau de mon influence. Non. Il m'a tendu un billet de dix balles et m'a demandé, d'un ton sec : « Elle est où, ma Royale avec supplément olives ? »

À ce moment précis, j'ai compris. J'étais trop en avance. Ma vision était tellement disruptive, mon élégance tellement futuriste, que pour le commun des mortels, je ressemblais juste à un livreur de chez Uber Eats en fin de service. La France n'est pas prête pour une élite qui fusionne à ce point avec le peuple qu'elle devient invisible,

tel un dieu grec se promenant parmi les bergers, mais avec une cravate Hermès et un mépris poli pour les services publics.

On ne démissionne pas parce qu'on a échoué. On démissionne parce que le décor est trop petit. C'est la technique de la « Victime Héroïque ». Notez bien, car c'est la leçon la plus importante de votre week-end de formation au pigeonnage national.

Pour partir en beauté, votre discours doit s'articuler autour d'un axe central : **\*\*L'Exil Spirituel.\*\*** Vous ne quittez pas le ministère pour un salaire à six chiffres chez **\*Global Agro-Banania Corp\***. Non, vous partez parce que votre « soif de réforme » s'est heurtée au « mur de l'immobilisme ». Vous êtes le Christ de la Start-up Nation, crucifié sur une croix en bois de camembert par des pharisiens syndiqués.

Regardez votre public, ou imaginez-le derrière la lentille de BFM TV. Prenez un air fatigué. Le teint doit être légèrement grisâtre, non pas à cause des excès de champagne au Fouquet's, mais à cause des « nuits blanches passées à veiller sur le sommeil des Français ».

Commencez fort :

**\*« Françaises, Français, mes chers amis. Je vous ai aimés. Je vous ai tant aimés que j'ai voulu dessiner pour vous les contours d'une nation plus droite, plus normée, plus courbe... Enfin, vous voyez ce que je veux dire. J'ai donné mon sang, mes larmes, et surtout mon temps de cerveau disponible pour que chaque banane sur votre table soit un hommage à l'excellence administrative française. Et qu'ai-je reçu en retour ? Des quolibets. On m'a demandé si j'avais de la sauce piquante. On a confondu le sceau de l'État avec un carton de Regina. »\***

Ici, marquez une pause. Laissez le silence s'installer. C'est le silence du vide que vous allez laisser derrière vous. Un vide immense, comme celui de votre bilan, mais que vous allez vendre comme une perte irréparable pour le patrimoine immatériel de l'humanité.

\*« J'ai compris, dans les yeux de ce haut fonctionnaire qui attendait sa quatre fromages, que la France n'était pas encore mûre pour le saut quantique que je lui proposais. Je suis un sprinter dans un pays de culs-de-jatte. Je suis un aigle qui tente d'expliquer la beauté des nuages à des taupes qui s'excitent sur des taux d'intérêt. On me reproche d'être déconnecté ? Mais c'est la réalité qui est déconnectée de mon génie ! »\*

L'astuce, c'est d'inverser la charge de la preuve. Si on vous a pris pour le livreur de pizza, ce n'est pas parce que vous n'avez aucun charisme. C'est parce que vous êtes l'incarnation de la "sobriété heureuse". Vous êtes si proche des préoccupations quotidiennes que vous avez fini par incarner l'archétype du travailleur précaire. C'est un sacrifice christique ! Vous avez \*mimé\* la précarité pour mieux la comprendre. Quel dévouement ! Quelle abnégation !

Ensuite, passez à la phase de la « Mission Supérieure ». Expliquez que votre départ est un acte politique majeur.

\*« Je ne pars pas, je m'élève. Je rejoins le secteur privé non pour l'argent — quelle vulgarité ! — mais pour continuer mon combat à une échelle où l'intelligence n'est pas un délit d'initié. Je vais aider nos fleurons industriels à naviguer dans les eaux troubles que j'ai moi-même agitées. Car qui mieux qu'un créateur de tempête peut servir de boussole ? »\*

C'est là que le concept de « partir en victime » prend tout son sens. Vous devez faire croire que vous quittez le gouvernement le cœur lourd, la mort dans l'âme, comme si on vous arrachait à votre propre enfant. Sauf que votre enfant a 67 millions d'habitants, qu'il est malpoli, et qu'il commence sérieusement à vous fatiguer avec ses questions sur le pouvoir d'achat alors que vous, vous essayez de sauver la géométrie des fruits tropicaux.

Et si un journaliste ose poser une question sur le fait que vous allez maintenant être payé par l'entreprise qui va bénéficier du décret que vous avez écrit hier, répondez avec un mépris souverain :

\*« Monsieur, votre question est d'une petitesse qui justifie à elle seule mon départ. Vous parlez de conflit d'intérêts, je parle de synergie patriotique. Vous parlez de pantouflage, je parle de pollinisation croisée des compétences. Si j'avais voulu l'argent, je serais devenu influenceur sur TikTok pour vendre des crèmes rajeunissantes. J'ai choisi le sacerdoce de la banane. Respectez mon deuil républicain. »\*

Finissez sur une note prophétique. C'est essentiel pour assurer votre retour dans trois ans, quand le pays sera à feu et à sang (probablement à cause d'une pénurie de pizzas ou d'une révolte des primeurs).

\*« Je pars, mais je vous regarde. Depuis les bureaux vitrés de ma nouvelle tour à la Défense, mon regard portera toujours sur les marchés de France, vérifiant d'un œil humide si la courbure est respectée. Vous regretterez le livreur de pizza de la République. Car derrière chaque Margherita non livrée, il y aura désormais l'ombre d'un génie que vous avez laissé filer. Adieu, France. Tu ne me méritais pas. »\*

Sortez de la salle. Ne prenez pas de questions. Ne regardez pas derrière vous. Marchez d'un pas assuré vers la berline noire qui vous attend. Le chauffeur, lui, sait qui vous êtes. Pourquoi ? Parce que c'est vous qui avez fixé son tarif kilométrique la semaine dernière en oubliant volontairement de plafonner les commissions.

Voilà. C'est ça, le grand art du départ. En un discours, vous avez transformé une humiliation banale (être confondu avec un employé de la tech-logistique) en une tragédie shakespearienne. Vous avez transformé une trahison (passer au privé pour saboter votre propre loi) en un acte de résistance intellectuelle.

Le soir même, alors que vous déboucherez un Château Margaux à 2000 balles avec

votre nouveau patron, vous repenserez à ce billet de dix euros tendu par le conseiller de Matignon. Vous le garderez dans votre portefeuille. Non pas par nostalgie, mais comme un rappel constant de ce que devient l'élite quand elle oublie de mépriser le peuple avec assez de vigueur : elle finit par ressembler à quelqu'un qui travaille vraiment.

Et ça, pour un pigeonner de haut vol, c'est la seule véritable insulte que la République ne peut pas se permettre de vous infliger. Allez, en route pour le privé. La France pleure, mais votre compte en Suisse sourit. Et au fond, n'est-ce pas là la définition même de la réussite à la française ?

# Chapitre 10

## Le Pantouflage : Atterrissage en douceur (et en or)

Regardez-vous dans le miroir de l'ascenseur qui vous mène au 42ème étage de la Tour Incandescence, à la Défense. Ajustez cette cravate en soie qui coûte le PIB annuel d'un village de la Creuse. Sentez-vous ce léger vertige ? Ce n'est pas le mal des montagnes, c'est l'ivresse de la décompression bureaucratique. Vous venez de réaliser le saut le plus périlleux de l'acrobate moderne : le « Pantouflage ». Pour les non-initiés, c'est une trahison. Pour nous, c'est un transfert technologique de l'incompétence d'État vers le secteur privé, moyennant une prime de signature qui ferait pleurer un gagnant de l'EuroMillions.

Hier encore, vous étiez dans un bureau grisâtre de Bercy, à rédiger des circulaires que personne ne lit pour des gens qui ne vous écoutent pas. Aujourd'hui, vous êtes « Senior Advisor en Stratégie de l'Invisibilité Transversale ». Votre salaire ? 15 000 euros par mois, hors bonus, hors frais de bouche, hors dignité. Et le plus beau dans tout ça ? Votre principal outil de travail, votre sceptre, votre Graal, c'est ce petit bout de plastique usé qui traîne au fond de votre poche : votre badge d'accès au Ministère, périmé depuis trois jours.

Ne le jetez surtout pas. Ce badge, c'est la clé de la caverne d'Alibaba. Dans le privé, un badge périmé de l'État a plus de valeur qu'un doctorat en physique quantique. Pourquoi ? Parce qu'il prouve que vous « en étiez ». Aux yeux d'un PDG du CAC 40 qui transpire à l'idée d'une nouvelle régulation fiscale, vous n'êtes pas un ex-fonctionnaire : vous êtes un espion infiltré derrière les lignes ennemies, un transfuge de la Stasi qui connaît l'emplacement exact des dossiers qui fâchent.

Entrez dans la salle de réunion. Ne dites rien. Posez négligemment votre badge

périmé sur la table en acajou, face visible, à côté de votre iPhone 15 Pro Max. Laissez le logo de la République briller sous les néons. Les cadres dirigeants vont le fixer comme des indigènes devant un briquet tempête. Ils se disent : « S'il a encore son badge, c'est qu'il a gardé les codes. S'il a les codes, il peut appeler le Ministre. S'il appelle le Ministre, on peut polluer la nappe phréatique de l'Oise sans que personne ne pose de questions. » C'est ça, la magie du pantouflage : vous vendez l'illusion de l'influence.

Votre première mission en tant que consultant en « Stratégie de l'Inutile » consiste à inventer des problèmes que vous seul pouvez résoudre grâce à votre « expertise systémique ». Qu'est-ce que la Stratégie de l'Inutile ? C'est l'art sublime de prendre une situation simple, de la complexifier par une sémantique technocratique, pour finalement conclure qu'il ne faut surtout rien changer, mais le faire avec une « agilité disruptive ».

Exemple : Votre nouveau patron, Jean-Hubert, s'inquiète d'une nouvelle directive européenne sur le recyclage des trombones. Un consultant honnête lui dirait de simplement acheter une poubelle bleue. Vous, vous allez facturer 50 000 euros pour une « Étude d'impact multidimensionnelle sur la circularité des intrants de bureau en milieu contraint ».

Pendant la présentation PowerPoint, utilisez des mots qui n'existent pas. Parlez de « synergie itérative », de « résilience paramétrique » et de « dé-silotage des flux ». Si quelqu'un ose vous demander ce que ça veut dire, fixez-le avec un mépris souverain. Rappelez-lui que vous venez de passer cinq ans à « l'étage du pouvoir ». Soupirez : « Écoutez, Jean-Hubert, c'est ce qu'on utilisait au Cabinet pour désamorcer les crises interministérielles. Si vous préférez la méthode amateur, libre à vous. » Il s'excusera. Il doublera votre bonus. Il vous demandera peut-être même de devenir le parrain de son fils, Enguerrand.

Le secret d'un bon pantouflage, c'est l'atterrissage en douceur. Vous devez donner

l'impression que vous avez quitté l'État par « soif de nouveaux défis », alors que la vérité est que vous étiez à deux doigts de l'épuisement professionnel à force de ne rien foutre de concret. Mais dans le privé, l'inaction est perçue comme de la réflexion stratégique. Si vous passez trois heures à regarder le vide par la fenêtre de votre bureau, on dira : « Chut, il conçoit la vision 2030 du groupe. » Si vous faisiez ça à la préfecture, on dirait : « Regardez, ce glandeur attend la retraite. » C'est toute la subtilité du changement de cadre.

Parlons argent. 15 000 euros par mois, c'est le tarif « junior ». Pour un pigeonner de haut vol, c'est presque insultant. Mais c'est une base saine. À cela, vous devez ajouter les « Notes de Frais Fantômes ». Le principe est simple : tout ce que vous consommez doit être transformé en « acte de networking ». Un café avec un ancien collègue ? Séance de lobbying. Un dîner aux chandelles avec votre maîtresse ? Veille stratégique sur le secteur de la restauration de luxe. Un voyage à Courchevel ? Étude de terrain sur la dynamique des flux touristiques en zone de haute altitude.

L'administration vous a appris à compter les centimes de l'argent public avec une mesquinerie de comptable de province. Le privé vous apprend à dépenser l'argent des actionnaires avec la générosité d'un prince saoudien sous ecstasy. C'est la revanche du dominé. Vous n'êtes plus le serviteur de l'État ; vous êtes le parasite de luxe d'une multinationale qui ne sait plus quoi faire de son cash.

Et la Haute Autorité pour la Transparence de la Vie Publique (HATVP), me demanderez-vous avec un rictus d'inquiétude ? Laissez-moi rire. La HATVP, c'est comme les panneaux « Interdiction de plonger » à la piscine municipale : c'est là pour décorer pendant que tout le monde fait des bombes dans le grand bain. Pour passer entre les gouttes, il suffit de changer le titre de votre poste. Si vous étiez chargé de la régulation bancaire et que vous partez chez Goldman Sachs, ne dites pas : « Je vais les aider à contourner les lois que j'ai écrites. » Dites : « Je vais apporter une vision éthique et holistique à la gouvernance des flux financiers internationaux. » Ça passe comme une lettre à la poste, surtout si la poste est gérée par des amis à vous.

Il y aura bien quelques articles dans \*Le Canard Enchaîné\* ou \*Mediapart\*. On vous traitera de mercenaire, de traître à la patrie, de vautour. Lisez ces articles avec un sourire gourmand en dégustant votre Margaux. Ces journalistes travaillent 60 heures par semaine pour le prix d'un de vos boutons de manchette. Leur colère est votre meilleure publicité. Plus on vous insulte pour votre pantouflage, plus les entreprises vous désirent. Un consultant qui n'est pas détesté par la presse de gauche est un consultant qui ne sert à rien. L'opprobre médiatique, c'est votre label de qualité.

En fin de journée, reprenez ce billet de dix euros que le conseiller de Matignon vous a tendu la veille de votre départ. Regardez-le. Il représente le monde d'en bas, celui où l'argent a une odeur de sueur et de papier gras. Puis, regardez votre écran d'ordinateur affichant votre virement de bienvenue. Vous avez réussi. Vous avez transformé votre badge périmé en lingot d'or.

La France continue de couler ? Certes. Mais vous, vous avez appris à marcher sur l'eau, ou du moins sur le tapis épais des salons feutrés de la haute finance. Et si un jour le vent tourne, si l'entreprise fait faillite à cause de vos conseils foireux, ne vous inquiétez pas. Il y a toujours un siège qui vous attend dans un conseil d'administration ami, ou mieux, un retour triomphal en politique en tant que « sauveur issu de la société civile ».

Parce que c'est ça, la véritable beauté du système français : une fois que vous faites partie de la rotation, vous ne vous arrêtez jamais. Vous êtes une particule élémentaire dans l'accélérateur de particules du fric légal. Allez, Jean-Hubert vous attend pour un séminaire de « Team Building » aux Seychelles. Il paraît qu'il faut réfléchir à la décarbonation du jet privé du groupe. C'est un sujet complexe. Ça va bien valoir 20 000 de plus.

# Chapitre 11

## Les Mémoires de 48 Heures : Écrire un best-seller sur du vent

Vous rentrez des Seychelles avec un bronzage couleur « évasion fiscale » et une décontraction qui frise l'insolence. Mais attention, mon ami, le succès financier est une chose, la \*légitimité\* en est une autre. En France, on ne vous respecte pas parce que vous avez braqué le Trésor Public avec un sourire Colgate et trois slides PowerPoint ; on vous respecte parce que vous avez écrit un livre.

Le problème, c'est que vous n'avez rien à dire. Vos seules idées originales concernent l'optimisation de la TVA sur les yachts de luxe et la meilleure façon de licencier une femme enceinte par SMS. C'est un peu court pour les éditions Grasset.

Heureusement, vous vivez dans le pays de l'apparence, où l'épaisseur du dos d'un ouvrage est inversement proportionnelle à la densité neuronale de son auteur.

Bienvenue dans l'art de la « Littérature du Vide », ou comment publier un pavé de 500 pages intitulé \*Au Cœur du Pouvoir\* sans jamais avoir dépassé l'antichambre des toilettes de Matignon.

La première règle, c'est le titre. Il doit être à la fois vague, pompeux et légèrement menaçant. \*L'Urgence de l'Avenir\*, \*Le Devoir de Servir\*, ou mon préféré : \*Le Mur du Réel\*. Ça ne veut rien dire, mais ça suggère que vous avez vu des choses que le commun des mortels ne peut pas comprendre sans une ordonnance de Xanax.

Maintenant, parlons du contenu. Vous paniquez à l'idée de remplir 500 pages ? Calmez-vous. Personne ne lit ces livres. Personne. Pas même votre correcteur, qui s'est suicidé à la page 12 après avoir lu votre troisième métaphore sur la « tempête qui gronde sur l'Hexagone ». Votre livre n'est pas un objet de lecture, c'est un objet de décoration pour les plateaux de BFMTV et un projectile potentiel pour votre futur

divorce.

Voici la recette miracle : la « Règle des 2 % ». Sur 500 pages, vous ne rédigez que 10 pages de texte. Le reste ? Des photos. Mais attention, pas des photos de vacances à la Grande-Motte. Il nous faut du noir et blanc, du grain, de la solitude, du \*spleen\* de haut fonctionnaire.

Imaginez le découpage. Page 1 à 5 : Préface écrite par un ancien ministre qui vous doit de l'argent ou qui a couché avec votre cousine. Il doit dire que vous êtes « l'un des rares esprits capables de marier la rigueur de l'audit à la poésie de l'engagement ». Traduction : vous savez compter les sous tout en citant du Rimbaud de travers.

Page 6 à 495 : Le Chef-d'œuvre Visuel.

C'est ici que vous gagnez votre galon de Grand Homme. Vous allez engager un photographe de mode à 2 000 euros la journée – on appellera ça des « frais de conseil » déductibles d'impôts – et vous allez passer 48 heures dans des couloirs sombres. Le « Couloir de Pouvoir » est un genre artistique en soi.

Il vous faut :

1. Une photo de vous, de dos, regardant par une fenêtre pluvieuse (Sujet : « La solitude de la décision »).
2. Une photo de vous, flou, marchant d'un pas pressé dans un corridor de ministère, tenant un dossier vide (Sujet : « L'urgence de la crise »).
3. Une photo de votre main posée sur une poignée de porte dorée (Sujet : « L'accès aux arcanes »).
4. Et mon grand favori : une photo de vous, assis par terre dans un escalier de secours, la cravate desserrée, le regard perdu dans le néant (Sujet : « Le poids du destin sur mes épaules fatiguées mais héroïques »).

Répétez ces clichés 490 fois sous différents angles. Un coup à droite, un coup à gauche, un gros plan sur vos boutons de manchette. Si le lecteur tourne les pages très vite, ça doit ressembler à un flipbook d'un homme qui s'ennuie fermement dans un

bâtiment administratif. C'est ça, la France de haut niveau : une attente perpétuelle entre deux portes closes.

Les 5 pages restantes, à la fin, sont cruciales. C'est là que vous placez vos « Propositions pour la France ». N'utilisez que des verbes d'action creux : \*Refonder\*, \*Impulser\*, \*Co-construire\*, \*Déchicaner\*. Proposez de créer un « Haut Commissariat à la Résilience du Demain ». Ça ne mange pas de pain, ça coûte un pognon de dingue aux contribuables, et ça vous garantit un siège de président dudit comité l'année prochaine.

Une fois l'objet imprimé, il pèse deux kilos. C'est parfait. C'est l'arme absolue. Quand vous arrivez sur un plateau de télévision, ne posez pas le livre sur la table : jetez-le. Le bruit sourd du papier glacé contre le Plexiglas doit signaler au spectateur que vous êtes un homme de poids.

Léa Salamé vous regardera avec cet air de dire : « Vous êtes bien mystérieux, Jean-Hubert. Dans votre livre, à la page 242, on vous voit regarder une plante verte avec une intensité insoutenable. Que vouliez-vous dire à la France ? »

Et là, vous sortez votre réplique de prédateur : « Léa, cette plante, c'est nous. C'est notre croissance. Si on ne l'arrose pas avec le courage de la réforme, elle se fane. C'est le sens de mon engagement. »

Applaudissements. Twitter s'enflamme. Vous êtes officiellement un intellectuel.

Le génie de l'opération, c'est le système de distribution. Vous n'avez pas besoin que les gens l'achètent à la Fnac. Non, vous allez utiliser votre entreprise de conseil pour acheter 15 000 exemplaires de votre propre livre. C'est légal, ça s'appelle des « cadeaux d'affaires ». Vous les envoyez à tous les PDG du CAC 40 avec une dédicace manuscrite : « Pour Bernard, en souvenir de nos combats (on ne s'est jamais vus, mais il ne s'en souvient plus) ».

Résultat ? Vous vous retrouvez n°1 des ventes dans la catégorie « Essais et

Documents » pendant trois semaines. Les libraires, moutonniers par nature, le mettent en tête de gondole. Les retraités, qui achètent tout ce qui a un drapeau bleu-blanc-rouge sur la couverture, se l'arrachent pour caler leurs meubles ou pour faire croire à leurs petits-enfants qu'ils s'intéressent à la géopolitique.

Vous avez réussi le braquage parfait : vous avez vendu du vent, relié sous cuir synthétique. Vous n'êtes plus seulement un escroc de la finance, vous êtes un « auteur à succès ». Vous pouvez désormais facturer vos conférences 30 000 euros l'heure. Pourquoi ? Parce que vous avez écrit *\*Au Cœur du Pouvoir\**. Et si quelqu'un vous fait remarquer que le livre ne contient que des photos de vos chaussures et des murs en crépi du ministère des Finances, répondez-lui avec un mépris souverain : « La parole est d'argent, monsieur, mais le silence des couloirs est d'or. Vous n'avez visiblement pas la maturité métaphysique pour comprendre mon œuvre. »

Allez, remettez votre veste, ajustez votre mèche, et retournez dans ce couloir. Il y a encore une ombre sur le mur que vous n'avez pas prise en photo, et il nous faut bien dix pages de plus pour atteindre le poids réglementaire d'un destin national. La France ne vous lit pas, elle vous regarde passer. Et tant que vous marchez avec assurance vers une porte fermée, personne n'osera vous demander si vous avez les clés.

# Chapitre 12

## L'Immunité de l'Oubli : Disparaître pour mieux régner

Mesdames, Messieurs, asseyez-vous, mais ne vous installez pas trop confortablement. L'un des principes fondamentaux de la survie en milieu hostile — c'est-à-dire partout où l'on demande une pièce justificative pour un déjeuner à 800 euros — c'est d'avoir toujours une fesse levée, prêt à bondir vers la sortie de secours.

Vous avez réussi. Votre livre, cette compilation de photos floues de vos propres pompes de luxe prises sous les ors de la République, est un best-seller. Vous êtes l'homme qui murmure à l'oreille des puissants, ou du moins celui qui leur emprunte leur agrafeuse. Mais attention : le succès en France est comme une sauce hollandaise. C'est délicieux, ça nappe tout d'un brillant gras et prestigieux, mais si vous la laissez chauffer trop longtemps sous les projecteurs de l'opinion publique, elle finit par trancher. Et quand elle tranche, elle a l'odeur d'un rapport de la Cour des Comptes.

C'est le moment que j'appelle « La Transition du Crustacé ».

Imaginez la scène. Vous êtes tranquillement en train de déguster un homard bleu de Bretagne, de ceux qui ont coûté le PIB d'un petit pays d'Afrique subsaharienne, dans un salon privé dont les murs ont vu passer plus de secrets d'État que de couches de peinture. Soudain, un stagiaire en sueur entre en trombe : « Monsieur le Ministre-Conseiller-Auteur, la Cour des Comptes est au téléphone. Ils veulent savoir pourquoi la facture de la réception "Débat sur la pauvreté" mentionne l'achat de trois kilos de caviar Almas et la location d'un hélicoptère pour aller chercher des cigarettes à Genève. »

C'est là, précisément là, que le génie opère. Le commun des mortels panique. Il

bafouille. Il cherche son chéquier. Vous ? Non. Vous allez pratiquer l'Immunité de l'Oubli.

L'oubli n'est pas une défaillance de la mémoire, c'est une arme de destruction massive de la responsabilité. Pour bien disparaître, il faut d'abord comprendre que vous n'êtes plus un homme, vous êtes un nuage de vapeur. Un gaz noble. Inodore, incolore, mais extrêmement cher à produire.

La première étape de votre volatilisation consiste à transformer la réalité en concept abstrait. Si un journaliste vous interroge sur ces factures de homard, ne niez jamais. Nier, c'est pour les coupables de bas étage. Le mépris, lui, est la marque des seigneurs. Regardez-le droit dans les yeux, avec cet air de fatigue christique que vous avez perfectionné devant le miroir, et dites-lui : « Monsieur, vous me parlez de biologie marine alors que je vous parle de la trajectoire du destin français. Ces homards n'étaient pas des repas. C'étaient des vecteurs de convivialité diplomatique. Réduire l'ambition d'un pays à la carapace d'un décapode, c'est faire preuve d'un manque de hauteur de vue qui m'attriste pour notre démocratie. »

Puis, tournez les talons. C'est l'instant où vous devenez physiquement flou.

La disparition doit être méthodique. On ne s'enfuit pas dans une malle, on se retire pour « raisons de santé mentale » ou, plus chic encore, pour une « quête spirituelle ». Le lendemain de l'audit, votre compte Instagram ne doit plus montrer de selfies à l'Élysée, mais une photo de vos pieds (toujours les mêmes mocassins à glands, mais couverts de boue, c'est le code) devant un monastère dans le Larzac. Légende : « Le silence est le seul langage qui ne trahit pas. Retour aux sources. Gratitude Méditation J'aiPerduMesCodesLydia ».

L'astuce consiste à devenir tellement ennuyeux que même la presse à scandale préférera couvrir un concours de tricot à Guéret. Troquez vos costumes cintrés contre des pulls en laine bouillie qui grattent rien qu'à les regarder. Portez des lunettes de

vue à montures en bois de cagette. Devenez un expert mondial du cycle de reproduction de la chouette hulotte ou de la comptabilité analytique des coopératives laitières du Cantal. L'administration française a horreur du vide, mais elle a encore plus horreur de l'ennui. Si vous devenez gris, vous devenez invisible.

Rappelez-vous la règle d'or du "Pigeonneur" : en France, on pardonne tout à un homme qui a l'air de souffrir de son propre génie. Si la Cour des Comptes insiste, jouez la carte de la "désorganisation poétique".

« Des factures ? Quelles factures ? Ah, ces petits papiers que mon assistant utilisait pour caler les pieds des fauteuils Louis XV ? Écoutez, j'étais trop occupé à sauver l'idée même de la France pour m'encombrer de la gestion d'un service de traiteur. La gestion est une affaire d'intendants, je suis un architecte de l'âme nationale. »

Et si vraiment, le magistrat instructeur est un maniaque qui veut savoir où sont passés les 450 000 euros de frais de bouche, déclenchez l'arme ultime : l'amnésie sélective traumatique. C'est une pathologie très répandue dans les couloirs du pouvoir, une sorte d'Alzheimer de opportunité.

« Je n'ai aucun souvenir de ce homard. Était-ce un homard ? C'était peut-être une langoustine très ambitieuse. Vous savez, avec le jet-lag entre Paris et la Baule, on finit par confondre les crustacés. »

La beauté de la chose, c'est que pendant que vous jouez les ermites barbus dans une bergerie isolée (louée avec les derniers restes de votre avance sur droits d'auteur), les gens vont commencer à se demander : « Mais au fait, il est devenu quoi, ce type génial qui marchait dans les couloirs ? »

Le vide que vous laissez crée une nostalgie. Les mêmes qui vous accusaient de détournement de fonds commenceront à dire : « On peut dire ce qu'on veut, mais à son époque, on avait de l'allure. On mangeait peut-être du homard, mais on avait une vision. Maintenant, on n'a que des comptables en slip. »

C'est là que vous avez gagné. Vous n'êtes plus un escroc en fuite, vous êtes une « figure complexe du paysage intellectuel français en retrait volontaire ». Vous avez transformé une note de frais frauduleuse en un acte de résistance contre la bureaucratie triomphante.

Maintenant, écoutez-moi bien, car c'est la partie technique. Pour que l'oubli soit total, il faut couper les ponts avec vos anciens complices. Ceux qui vous appelaient « Monsieur le Directeur » hier vous appelleront « le suspect numéro 2 » demain. Bloquez leurs numéros. Si vous les croisez dans une station-service sur l'A71, ne les saluez pas. Faites semblant d'être un touriste allemand passionné par les églises romanes. Dites : « Guten Tag, wo ist der cathédrale ? » même si vous êtes devant un Carrefour Market.

Disparaître pour mieux régner, c'est l'art de préparer son retour sans en avoir l'air. On ne revient jamais pour s'excuser. On revient parce que la France "nous appelle". Dans deux ans, quand le scandale du homard sera enterré sous un nouveau scandale impliquant des trottinettes électriques ou un trafic de faux pass sanitaires pour chiens, vous ressortirez du bois.

Vous publierez un nouveau livre : *\*Le Silence des Cimes\**. Un essai de 400 pages sur la nécessité de la frugalité et de la discrétion, écrit sur du papier recyclé à partir de vos anciennes factures de luxe broyées. Vous y expliquerez que votre disparition était un "jeûne médiatique nécessaire à la purification de votre pensée".

Et le plus beau ? Vous pourrez à nouveau facturer vos conférences 30 000 euros. Mais cette fois, le titre de la conférence sera : « Éthique et Transparence : Les nouveaux défis de la modernité ».

Allez, rangez ce homard dans un sac isotherme, retirez votre broche de la Légion d'Honneur, et allez vous cacher dans cette grange. On vous appellera quand la France aura de nouveau besoin d'un sauveur à mèche. Pour l'instant, soyez le fantôme. Soyez

l'oubli. Soyez cette ombre sur le mur dont personne ne sait plus si elle était le signe d'une présence ou simplement une tache de gras laissée par une pince de crustacé trop généreuse.

La France ne vous cherche pas, elle attend juste que vous reveniez lui raconter un nouveau mensonge assez beau pour qu'elle puisse enfin dormir tranquille. Dormez, petits pigeons, dormez. Le loup est au confessionnal, et il compte bien se faire canoniser avant le petit-déjeuner.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Pigeonner la France en un week-end"*

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)